

## *Prologue*

### LE CRÉPUSCULE DES CIMETIÈRES

« J'aime beaucoup les cimetières, moi, ça me repose et me mélancolise. Et puis il y a de bons amis là-dedans, de ceux qu'on ne va plus voir ; et j'y vais encore, moi, de temps en temps. »

Guy de Maupassant, *Les Tombales*.

Rares sont aujourd'hui les échappées encore autorisées par les espaces rebattus de nos villes comme de nos villages. Parmi celles-ci, aucune ne paraît plus *dépaysante* que celle qui s'ouvre lorsque, sans raison précise – présence à un enterrement ou visite à un proche –, nos pas nous portent derrière les grilles d'un cimetière.

À peine le portail franchi, l'impression nous saisit d'un subit et brutal détachement du monde, comme si nous venions de lui tourner le dos. Ayant perdu de vue les rues, n'entendant plus les bruits de la ville étouffés par les hauts murs, on a la sensation presque physique de s'être soustrait à la pression de l'agitation environnante. Alors que nous sommes cernés de tous côtés par des alignements de tombes, le seul son que l'on entend est le chant des oiseaux, et le principal signe de vie visible la présence des chats errants. C'est comme si l'on débouchait dans la grande clairière d'une forêt récemment déboisée où les dalles de pierre et de marbre auraient remplacé les souches des arbres.

Aujourd'hui, aucun lieu aménagé ne paraît aussi abandonné par les hommes que les cimetières. Les proches qui rendent visite à leurs morts n'ont jamais été aussi clairsemés – à la belle saison comme en plein hiver –, et cela quel que soit le jour ou l'heure.

Combien de fois d'ailleurs m'est-il arrivé de penser que le gardien aurait pu se dispenser d'ouvrir les grilles ce matin-là, tant l'accès aux différentes entrées restait désespérément vide ? Laisse aux mains des professionnels, aux préposés à la construction et à l'entretien des sépultures, l'endroit revêt alors un tout autre aspect : celui d'un chantier intermittent, avec de gros travaux à recommencer sans cesse pour créer de nouveaux emplacements qui nécessitent l'intervention de grues mobiles et d'autres appareils de levage bruyants dont les vibrations perturbent quelque peu le silence...

Pourtant, on finit à la longue par croiser de loin en loin quelque visiteur penché sur les tombes. On est presque rassuré de voir que les défunts ne sont pas entièrement abandonnés à leur sort. Ces rares habitués des lieux semblent marcher sur la pointe des pieds, comme s'ils craignaient de troubler la quiétude régnant dans les allées. On aperçoit leurs silhouettes s'affairer entre les stèles : remplacer les fleurs, retirer les feuilles mortes, la terre et les cailloux de la pierre tombale, chercher de l'eau avec l'un des arrosoirs mis à la disposition du public. Ce sont le plus souvent des femmes, comme si les disparus devaient surtout compter sur les veuves et les filles...

Mais ces visites que rendent les vivants aux trépassés tendent à se faire plus brèves. L'époque est loin où il était courant que les endeuillés s'attardent pour prier ou pour se recueillir devant une sépulture. Depuis quelque temps, on a vu apparaître d'ailleurs des visiteurs d'un nouveau type, qui n'y font que des passages éclairés en garant leur véhicule près de l'entrée en double file ou en travers du trottoir – feux clignotants allumés, ou même triangle du *warning* sorti...

Il arrive que la durée de ces passages au cimetière d'un genre inédit soit réduite au strict minimum grâce à la localisation de la sépulture – objet de leurs soins – à proximité de l'une des entrées. On en vient ainsi à se demander si certains n'ont pas choisi cet emplacement pour le gain de temps qu'il permet ; à l'inverse de ces adeptes de la tranquillité dont on disait autrefois, quand les

cimetières étaient plus fréquentés, qu'ils préférèrent les concessions situées à l'écart, près du carré des pauvres – réputé plus calme.

Depuis peu, un autre changement s'est produit dans ce qui subsiste de la coutume, vieille comme le monde, de veiller sur ces dernières demeures. Car même quand on aperçoit une silhouette penchée sur une tombe pour la fleurir ou pour la nettoyer, on n'est plus certain qu'il s'agit de celle d'un proche – parent ou ami. À présent, des particuliers se chargent d'entretenir les tombes pour ceux qui, trop éloignés, ne peuvent s'y rendre, et ces agents subalternes de la mémoire n'oublient pas d'adresser à chaque commanditaire une photo de leur travail achevé... Bientôt, nous verrons sans doute des véhicules dépêchés par Amazon sillonner les allées pour livrer des bouquets à date fixe, comme cela se fait depuis des années dans les cimetières américains...

Pour voir les « champs des morts » s'éveiller plus durablement, il faut patienter chaque année jusqu'au mois de novembre, à la Toussaint. Ils connaissent alors une brève période d'agitation, une effervescence très inhabituelle et presque réjouissante – par comparaison avec la tranquillité morose qui y règne habituellement.

Plusieurs jours auparavant, les allées s'animent, et une activité incessante s'empare de l'entourage des morts. Là où la circulation automobile est autorisée, des voitures viennent décharger les cargaisons dont sont remplis les coffres : brosses, éponges, bouteilles d'eau, râpeaux, produits détergents, seaux, balais, gants et fleurs en pot arrivant de chez le fleuriste. Alors que les visites, en cours d'année, étaient le fait de proches venus généralement seuls, à la Toussaint, ceux-ci viennent maintenant en force, en couple ou en famille, souvent équipés, notamment à la campagne, de grosses bottes de caoutchouc.

Les pierres tombales sont nettoyées à grande eau, les caractères gravés sur les stèles sont grattés pour en supprimer les impuretés, les mauvaises herbes sont soigneusement arrachées. Les jardinières de lobelias et de dahlias sont remplacées par des chrysan-

thèmes, conformément à la tradition. À côté des petits attroupe-ments de parents ou d'amis, on remarque que sont aussi à pied d'œuvre les membres des associations d'anciens combattants. Ceux-ci s'affairent autour des sépultures de soldats tués durant les guerres du siècle dernier éparpillées au milieu de celles des civils ; après les avoir fleuris, ils plantent devant chaque tombe un petit drapeau bleu-blanc-rouge – qu'ils ont confectionné par dizaines de leur main – et à peine plus grand que s'il s'agissait de jouets d'enfants.

À la Toussaint, c'est comme si l'ancien culte des morts faisait sa réapparition le temps d'une journée, retrouvant un peu de la vigueur qu'il avait dans un passé déjà lointain. Les familles sont endimanchées, tout comme les anciens combattants du « Souvenir Français » venus en costume cravate dès l'heure d'ouverture faire la quête à l'entrée, dans le petit matin blême. Le gardien des lieux a mis la casquette réglementaire attachée à sa fonction. De tous côtés, on aperçoit les alignements de chrysanthèmes qui submergent les tombes de leurs pétales, déclinés dans des dizaines de coloris aux teintes de pastel sourdes qui semblent luire d'une lumière douce dans la grisaille de l'automne.

Le reste de l'année, les enterrements et – de plus en plus sou-vent – les incinérations demeurent le principal événement pour lequel les vivants se rendent en nombre dans les cimetières. Mais de nos jours, le déroulement des obsèques ne trouble guère la tran-quillité immuable des cimetières, tant la cérémonie est devenue discrète – presque furtive.

Comme l'ensemble du service funéraire, l'arrivée à destination du convoi a perdu une grande partie de sa solennité depuis la dis-paration du décorum imposant qui était encore en vigueur il y a quelques décennies : la sonnerie de la cloche lors du franchissement du portail, la lente avancée sur les allées pavées du corbillard capi-tonné de noir, tiré par des chevaux à la crinière surmontée d'aigrettes blanches et suivi des proches marchant derrière le convoi, le discours en l'honneur du défunt prononcé au bord de la fosse fraîchement

creusée... Le rituel est à présent si sobre et retenu, si rapide et silencieux, que son déroulement finit par se fondre dans le morne décor.

Hormis les funérailles, une tout autre occasion de voir des groupes rassemblés dans les cimetières est apparue ces dernières années avec la vogue des visites des sépultures de personnages célèbres. Le patrimoine funéraire attire désormais un public qui arpente pendant des heures les allées de tombes aux architectures et aux sculptures remarquables. La présence de ces pèlerins d'un genre nouveau et de plus en plus nombreux, composés aussi bien de touristes, de simples promeneurs d'un jour que de « taphophiles » – ces passionnés du monde des morts – appartient désormais à la routine des cimetières les plus renommés.

Or, ces visiteurs – habitués des divisions prestigieuses et focalisés sur les monuments des « beaux morts » – se désintéressent des tombes du commun des mortels. Ils les jugent dans leur écrasante majorité dépourvues non seulement de la moindre qualité esthétique et artistique, mais aussi de toute portée morale, spirituelle ou même historique. À leurs yeux, les dernières demeures du tout-venant font pâle figure – face aux tombeaux des grandes figures de l'Histoire, des arts et des lettres, aux sarcophages sculptés et aux riches mausolées du patrimoine funéraire. Aussi ces promeneurs éclairés se comportent-ils comme la plupart des vivants qui, lorsqu'ils aperçoivent un alignement de sépultures de leurs semblables, ne pensent qu'à passer leur chemin...

Visitées tous les trente-six du mois par la famille et les proches des défunts, boudées par les touristes et par les promeneurs, réduites le reste du temps à ne connaître que les tournées d'inspection des fossoyeurs, les tombes des anonymes forment un « continent à la dérive » qui a fini par ressembler à une vaste *terra incognita*, minérale et ténébreuse.

Bien peu de visiteurs leur prêtent attention et prennent la peine de s'y arrêter pour jeter ne serait-ce qu'un coup d'œil sur ces tombes d'inconnus qui peuplent les allées. Ces modestes sépultures leur inspirent toutes la même indifférence, qu'elles soient

récentes ou anciennes : les décédés gisant sous des dalles presque neuves de marbre ou de granit poli, aux lettres dorées encore intactes, comme les oubliés de longue date, enterrés sous de vieilles pierres tombales verdies par la mousse et le lichen. Chacun s'est progressivement habitué à cet exil auquel nous condamnons les morts sans gloire ni pedigree.

Personne – ou presque – ne se penche pour lire les quelques inscriptions gravées dans la pierre des stèles et des dalles de tous ces malheureux défunts. L'époque apparaît lointaine où les promeneurs dans un cimetière prenaient le temps de parcourir les lignes superposées où figurent le nom du défunt, les dates, les lieux de sa naissance et de sa mort. Et combien d'autres renseignements ajoutés qui récapitulent ces petites existences particulières ne trouvent plus aujourd'hui de témoins : la cause et le lieu de leur mort, le métier qu'ils exerçaient de leur vivant, les titres dont ils avaient été gratifiés, les médailles dont ils avaient été décorés ?

Quant aux épitaphes que l'on aperçoit encore sur certaines tombes, elles ne sont pas mieux traitées et trouvent rarement un lecteur attentif, qu'il s'agisse des écrits des vieilles sépultures qui nécessitent de gratter les lettres, de retirer les feuilles mortes ou de soulever le lierre pour décrypter des pensées souvent poignantes, ou des plaques achetées chez le marbrier du coin, avec leurs formules stéréotypées et naïves, mais touchantes, des lointains héritiers de cette très ancienne tradition.

Personne – ou presque – ne s'attarde non plus devant les visages enserrés dans des médaillons vissés en plein vent sur les tombes. Les portraits photographiques, avec leurs célibataires endimanchés, leurs couples intimidés et leurs vieillards guindés, sont laissés à leur solitude. Sous les expressions empruntées et graves des photos en noir et blanc, ou plus détendues et avenantes sur celles en couleur – généralement plus récentes –, leurs yeux semblent s'être résignés à fixer le vide, sans plus croiser le moindre regard.

Enfin, personne – ou presque – ne pousse la porte entrouverte des hauts tombeaux couverts qui servent de caveau familial, des

dynasties bourgeoises de province aux lignées récentes de travailleurs immigrés qui ont réussi. On aperçoit rarement âme qui vive recueillie devant les autels couverts de fleurs artificielles, de napperons, de cierges et d'images dressées à l'abri des intempéries : ceux des lourdes chapelles de pierre dans les sections des cimetières réservés à ceux qui étaient autrefois les plus fortunés, comme ceux des maisonnettes ressemblant à des petits pavillons, que l'on peut apercevoir dans certains cimetières de banlieue...

*Ce livre est dédié à ces délaissés de l'autre monde, d'hier et d'aujourd'hui.*

## TABLE DES MATIÈRES

<i>Prologue</i> : LE CRÉPUSCULE DES CIMETIÈRES . . . . .	7
--	---

### *Première partie*

#### AUX ORIGINES DE LA DÉMOCRATIE FUNÉRAIRE

CHAPITRE I : DES DÉFUNTS PRIVÉS DE TOMBE . . . . .	17
CHAPITRE II : LE RÔLE DE L'ÉGLISE ET DE L'ARMÉE . . . . .	25
CHAPITRE III : L'INDIVIDUALISATION DE LA MORT . . . . .	35
CHAPITRE IV : LE DROIT À LA SÉPULTURE . . . . .	49
CHAPITRE V : DES NÉCROPOLES HOSPITALIÈRES . . . . .	59
CHAPITRE VI : LE RETOUR DU CULTE DES MORTS . . . . .	69
CHAPITRE VII : INÉGALITÉS D'OUTRE-TOMBE . . . . .	83
CHAPITRE VIII : LA CITÉ DES DOUBLES . . . . .	91

### *Deuxième partie*

#### LA MORT À L'ÈRE DES MASSES

CHAPITRE IX : LE GRAND EXIL DES MORTS . . . . .	103
CHAPITRE X : L'INDUSTRIE DU DEUIL . . . . .	115
CHAPITRE XI : LES GOUFFRES DE LA DÉSOLOGATION . . . . .	127
CHAPITRE XII : DERNIERS HONNEURS . . . . .	135
CHAPITRE XIII : DES COMBATTANTS SANS SÉPULTURE . . . . .	145



CHAPITRE XIV : DES MORTS TRÈS DISCRETS . . . . .	151
CHAPITRE XV : UN GRAND SILENCE . . . . .	161
CHAPITRE XVI : LA SURVIE DES CIMETIÈRES . . . . .	169
<i>Épilogue</i> : L'ASILE DES INFORTUNÉS . . . . .	179
NOTES . . . . .	187